

Maison à Saint-Boniface

Vartan Hézarán

Volume 26, Number 1-2, 2014

Autour de Gabrielle Roy

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1029457ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1029457ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (print)

1916-7792 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hézarán, V. (2014). Maison à Saint-Boniface. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 26(1-2), 59–66. <https://doi.org/10.7202/1029457ar>

Maison à Saint-Boniface

Vartan HÉZARAN

Les scènes se succédaient à la télévision. Assis sur le canapé du salon, il les regardait avec indifférence. Cet après-midi n'avait aucune importance, comme tous les autres d'ailleurs, depuis plus de quarante ans. Cependant, il regarda Salomé danser jusqu'à la fin et, aussitôt, il se leva et se dirigea vers la fenêtre en disant qu'à ce temps-ci de l'année, ils montraient toujours les mêmes films. Il observa la température à travers la vitre aux coins givrés et, voyant la fumée dense et blanche sortir des tuyaux d'échappement, il conclut qu'il faisait froid. C'était normal pour la saison. «Qu'à cela ne tienne, se dit-il, après la pluie, le beau temps.» Silencieusement, il alla dans la chambre à coucher et ramassa la boîte qu'il avait déposée sur le plancher de la garde-robe il y a trois semaines. Il examina un moment l'emballage-cadeau, les faveurs bleues et le chou et, ensuite, il quitta la pièce pour rejoindre la bonne dans la cuisine. Elle repassait, la tête penchée. Elle ne le vit pas venir.

- Pour la famille, Anna, dit-il.
- Ah, s'exclama-t-elle! Merci.
- Vous pouvez disposer, aussi.
- Ma journée n'est pas faite.
- Je vous l'offre.
- Merci; laissez-moi finir, c'est la dernière.
- Terminez.
- Je vous fais à manger?
- Non, je sortirai.

La bonne rangea le linge, le fer et la planche à repasser, et enleva son tablier. Il l'accompagna jusqu'à la porte et, pendant qu'elle enfilait son manteau, il tint la boîte.

- Faut s'habiller, dit-il.
- Il fait froid?

- Très.
- Nous ne portions presque rien, aux Philippines.
- Mais Winnipeg est jolie.
- Très jolie, dit Anna.

Après le départ de la bonne, il se mouilla les cheveux dans la salle de bain, les peigna soigneusement et, s'approchant du miroir, il mit de l'ordre dans sa moustache avec sa brosse à dents. Avant de quitter la pièce, il regarda sa balafre. Elle traversait son front et la joue gauche. Il l'examina longuement et sourit. Au moment de tourner le dos à la glace, «*À vaincre sans péril, on triomphe sans gloire*», se dit-il. Il sortit de la toilette en laissant la porte ouverte et il se dirigea vers le porte-manteau. Il mit d'abord ses bottes préférées: les noires, qu'il cirait lui-même parce que cirer ses bottes était une affaire d'hommes et, quand il s'agissait de cirage, il n'avait confiance en personne, y compris la bonne, Anna. Il s'habilla chaudement en croisant son cache-col sur la poitrine et se coiffa de son chapska en fourrure de castor. En dernier, il mit ses gants et sortit, et, pour s'assurer que la porte était bien fermée, il poussa et tira plusieurs fois la poignée en laiton.

Sur la rue Dumoulin, le froid était vif et sec. Il tourna le coin et descendit Langevin sous l'éclairage des réverbères et, sur le boulevard Provencher, il attendit l'autobus en se frappant les pieds. Le dos tourné au vent, il avait les mains dans les poches; à chaque respiration, la vapeur sortait de sa bouche et de ses narines, et elle lui rappelait les chevaux de Saint-Boniface de son enfance.

Il cessa de bouger en apercevant le numéro 10 se pointer. Quand il s'arrêta devant lui, il monta, s'assit près de la porte et salua le chauffeur et le seul passager du bus. Plus loin, sous le pont, la rivière Rouge était gelée. Peu avant d'arriver, il se leva et avertit le chauffeur qu'il descendrait au coin de Portage et Main.

Dehors, quelques passants se pressaient pour rentrer et, contrairement aux autres soirées où la circulation était dense, on voyait, de temps en temps, les lumières d'une voiture s'approcher et filer. Il attendit un moment en regardant autour de lui et se dit qu'elle viendrait. Le vent et le froid étaient plus forts que sur la rue Provencher, mais les vitrines colorées des

commerces, décorées et abondamment illuminées, étaient agréables à voir et le réchauffaient en lui donnant l'impression qu'il n'était pas seul face à ce froid intense. Alors qu'il se cognait les pieds, un autobus s'arrêta en face de la rue et, quand il repartit, la silhouette de la fille qu'il attendait apparut. Il traversa la Main à la hâte. Sur le trottoir, il l'embrassa, lui donna le bras et lui dit: «Prenons Portage, il y vente moins, je viens d'arriver, nous n'avons pas long à faire.»

Il marcha sur Portage vers l'ouest et, en traversant la rue Garry, il ressentit un violent coup de vent froid et décida de ne pas aller loin pour éviter les rafales glaciales des coins de rues. Il s'arrêta alors à quelques pas de Smith, devant le 268, et entra au *Chocolate Shop*.

Dans la salle, deux jeunes hommes assis à l'une des tables à banquettes qui s'étendaient le long des murs avaient terminé leur repas et parlaient. Au centre du restaurant, des tables jumelées formaient une longue rangée. Il s'éloigna de la porte pour éviter le froid et, enlevant son manteau et son chapska, il s'assit sur l'une des chaises aux accotoirs du milieu. Il eut à peine le temps de mettre de l'ordre dans ses cheveux et souffler dans les mains que la serveuse parut avec le menu et lui demanda s'il voulait un apéritif. Il lui dit qu'il boirait en mangeant. Aussitôt qu'elle partit, il dit à la fille qui l'accompagnait: «J'ai trouvé un grand terrain pour la maison, c'est à Saint-Boniface; il y a des arbres.»

Quelques minutes plus tard, alors qu'il parlait à la fille de la maison qu'il allait faire construire, la serveuse revint l'interrompre, le carnet de commandes dans une main et le stylo dans l'autre. Elle demanda s'il avait choisi.

- Vous êtes nouvelle, dit-il.
- Je commence, je suis étudiante.

Il glissa son majeur sur le menu et demanda un spaghetti, des escargots à l'ail et des cornichons marinés. L'employée aperçut qu'il n'avait pas d'index.

- Quelle sauce?
- *Putanesca*. Les cornichons, bien cuits, s'il vous plaît.
- Certainement.

Les deux hommes du restaurant se levèrent et, après avoir réglé l'addition, partirent. La jeune fille empocha le pourboire et, quand elle disparut derrière la porte de la cuisine pour donner la feuille de commande, l'éclat aigu d'une voix de femme retentit et secoua le restaurant. «Ça marche, se dit-il, une chance qu'il n'y a personne.» Pendant que le rire se calmait, mais continuait à voix basse sans toutefois cesser, la serveuse sortit de la cuisine et s'approcha de l'homme avec un sourire amusé.

– Êtes-vous le major Van Peteghen?

– Vous commencez et me connaissez déjà?

– Vous êtes très célèbre dans la cuisine. Nous n'avons pas de la sauce *putanesca*, aux tomates et à la viande seulement; si vous insistez, la cuisinière dit qu'elle se ferait un plaisir de bien cuire vos cornichons, major.

– Je n'insisterai pas, jeune *lady*; mais je prendrai plutôt un quart de poulet et un verre de vin rouge. Servez les escargots en premier, s'il vous plaît.

La jeune fille s'en alla et, avant de regagner la cuisine, se retourna vers le major avec un sourire complice. Il voulut écouter, par curiosité, ce qui se disait derrière la porte, mais il n'entendit rien. «Les travaux commenceront bientôt, dit-il.» Il y aurait quatre galeries qui feraient le tour de la maison, et le soleil entrerait par l'est et le sud. Mais les toits assombriraient l'intérieur. Il parla alors de grandes fenêtres. Le chauffage coûterait une fortune. Finalement, la maison serait grande. Sa belle-mère pourrait habiter avec eux. Elle ne voudrait pas. Il y aurait des chambres d'amis, et les enfants auraient les leurs.

La serveuse apporta les escargots d'abord, ensuite les cornichons. Un peu plus tard, avant de servir le poulet et le vin, elle demanda si les cornichons étaient à son goût. «Cuits à point, dit-il, compliments au chef.» Il mangea, but son vin lentement et, deux fois pendant le repas, l'employée lui demanda si tout allait bien. Il répondit que rien ne lui manquait. Vers la fin, il demanda un deuxième verre de vin rouge. «Pour la route!»

Avant de terminer, il but une autre gorgée. «Mon oncle poète, vieux garçon toute sa vie, enseignait le français à Paris, dit-il. Un soir d'automne morne et gris, il était chez ses futurs beaux-parents. En vue du mariage, il avait loué un appartement, et les meubles seraient livrés dans quelques jours. La belle

famille avait déjà choisi les témoins. Lors de l'apéritif, assis sur le fauteuil, devant les rideaux tirés du salon, il avait montré dans *L'Aurore* la triste nouvelle d'un jeune ouvrier qui, découragé par le chômage, s'était jeté dans la Seine sous les yeux de sa fiancée. Elle l'avait suivi. Ils étaient morts noyés. «Qu'elle est stupide, avait dit sa fiancée, comme s'il était le dernier sur Terre.» Le lendemain, l'oncle avait résilié le bail, vendu les meubles à rabais au commerçant chez qui il les avait achetés et rompu les fiançailles. «L'amour existait, dit-il, à la belle époque.»

Maintenant, Van Peteghem avait terminé son repas, et la cuisinière était assise avec la jeune employée près de la porte. Elle avait enlevé son tablier et son filet. Elles buvaient du café et parlaient. Le major les observa de loin. «Je m'amuse, mais elles travaillent», se dit-il. Il enfila son manteau, son chapska et ses gants, et les rejoignit.

- Toujours aussi farceur? demanda la cuisinière.
- Comment va papa?
- Très bien. J'irai le voir aussitôt que je ferme.
- Mes salutations.

Il demanda l'addition. Il paya et laissa un bon pourboire. Surprise, la serveuse le regarda.

- C'est pour me faire pardonner, dit-il.
- J'ai beaucoup appris ce soir.
- Donnez-moi du chocolat, ça me réchauffera.

Il mit la tablette dans la poche de son manteau et s'éloigna vers la porte. Les deux femmes lui dirent quelque chose, mais il ne les comprit pas. Dehors, il marcha d'un pas alerte en chantant «On the road to Mandalay».

- Vous le connaissez?
- C'est mon père.
- Il parle seul.
- Son âge. Il se croit avec la fille de sa jeunesse.
- Ça n'a pas marché?

C'était une comédienne bien éduquée, d'une bonne famille. Lui n'avait pas de père. Sa mère, une *French*, était arrivée ici enceinte après la mort de son mari à la fin de la Première

Guerre; mais des mauvaises langues disaient que l'enfant était illégitime.

– C'est cruel!

– Un jour, elle est partie à Hollywood. De toute façon, elle avait dix années de plus que lui.

– Vous avez vu la main?

– Blessure de guerre, dit-elle.

– La balafre aussi?

– C'est après.

Le vent et le froid avaient considérablement augmenté maintenant. Le major, pourtant habitué aux manœuvres dans le Nord avec l'infanterie canadienne, pensant qu'il serait difficile de continuer jusqu'au coin de Main et d'attendre l'autobus, ralentit sa marche et cessa de chanter.

La cuisinière dit qu'après la guerre, l'armée lui avait payé des études en comptabilité à l'Université du Manitoba. Une fois diplômé, il avait été officier et, plus tard, directeur d'hôpital militaire dans plusieurs pays d'Europe et même aux États-Unis. En Allemagne, un soir, en rentrant chez lui à pied, il s'était battu au couteau, dans une ruelle, contre un officier allemand et s'était blessé au visage, mais la bataille avait été courte, parce qu'il avait brisé la lame de son canif des officiers de l'armée suisse dans le ventre de son adversaire. Il l'avait emmené lui-même à l'hôpital en taxi, et les infirmières avaient appelé la police. La version officielle de l'Allemand voulait qu'il s'était fait attaquer par six ou sept soldats américains, dont trois Noirs, soûls, et le Canadien qui passait par là par hasard l'avait défendu. Les policiers avaient appelé les journalistes et, le lendemain, sa photo dans les journaux, il devenait le héros de toute l'Allemagne. Depuis, son œil gauche paraissait plus petit. Une semaine après l'événement, on le transférait en Hollande et ensuite à Chypre, où il avait retrouvé son père.

Le major ouvrit la portière avant du taxi et remarqua le turban du conducteur.

– Rue Dumoulin, 239 Dumoulin.

– 239 rue Dumoulin, répéta le chauffeur.

– Passez d'abord par Deschambault.

– C'est la danse du serpent.

– Je paye.

La cuisinière ferma le restaurant. Une fois dehors, sentant le froid et le vent mordants, elle offrit de déposer la jeune fille. En route, elle dit que l'armée n'avait pas cru la version de l'Allemand, et cela avait nui à l'avancement du major; autrement, il aurait pu être colonel ou général. «À la Légion des anciens combattants, quand mon père et le major parlent de leurs souvenirs de guerre, tu sens l'odeur de la poudre. Un vieux soldat ne meurt jamais; c'est leur cas.»

– J'ai connu des Indiens à Londres, dit le major.

– Que faisiez-vous avec les Indiens?

– On se faisait bombarder.

– Des gens de ma famille y étaient aussi.

– Je les ai peut-être connus.

– Rue Deschambault, dit le chauffeur.

– Stop ici!

La voiture s'arrêta devant le 375. Le major regarda un moment la façade de la maison et ajouta: «Continuez maintenant.» Au coin, la voiture tourna à gauche, reprit le boulevard Provencher et, un peu plus loin, elle tourna deux fois à droite. «Je l'achèterais bien, mais c'est un musée, murmura le major, hélas!» Sur la rue Dumoulin, il paya le chauffeur; appuyant le pied droit sur le plancher et l'épaule gauche au dossier du siège, il redressa la moitié droite de son corps et sortit de sa poche la tablette de chocolat et la donna au conducteur.

– Prenez ceci.

– Vous êtes *French*?

– Belge.

– *Joyou* Noël!

* * * * *

Vartan Hézaran, né à Istanbul dans une famille arménienne, a vécu jusqu'à vingt-trois ans à cheval sur deux continents. Il vit au Québec depuis quarante-trois ans. Lors d'un séjour d'une année à Winnipeg pour étudier au Collège universitaire de Saint-Boniface, comme on l'appelait à l'époque, et de deux années à vouloir franciser la Saskatchewan, il a aimé les Prairies et ses gens. Il est l'auteur de *Là-bas, dans la plaine* paru aux Éditions du Blé en 2012. Il se définit conteur.